

Ali Reguigui et Hédi Bouraoui

Francis Langevin

Numéro 132, hiver 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37071ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Langevin, F. (2008). Compte rendu de [Ali Reguigui et Hédi Bouraoui]. *Lettres québécoises*, (132), 50–50.



Ali Reguigui et Hédi Bouraoui (dir.), *Perspectives sur la littérature franco-ontarienne*, Sudbury, Prise de parole, coll. « Agora », 2007, 465 p., 35 \$.

Oui, la littérature ontarioise existe

La question a été maintes fois posée depuis la fin de la décennie 1990 : y a-t-il une institution littéraire ontarioise, y a-t-il une littérature franco-ontarienne ? Et cet ouvrage collectif pourrait bien marquer la fin du métadiscours sur cette question, pas parce que la question manque d'intérêt, mais parce que tout semble en place pour assurer l'autonomisation de ce champ littéraire. Oui, il y a une institution littéraire ontarioise ; oui, il y a une littérature ontarioise.

L'ouvrage, qui fera date, regroupe quatorze textes des plus importants critiques universitaires qui s'intéressent à la littérature franco-ontarienne. Comme le montrent avec précision et rigueur François Paré, Lucie Hotte, Johanne Melançon et Joël Beddows, la vitalité de l'institution littéraire franco-ontarienne est indiscutable. Pour plusieurs, dont François Ouellet, l'autonomisation d'une littérature passe par un « dépassement du récit socio-identitaire » (p. 123) — cap qui n'est pas dépassé que par les écrivains eux-mêmes, mais aussi par les critiques, qui lisent maintenant la littérature franco-ontarienne dans sa discursivité, dans ses négociations entre une « identité soustractive » (la minorité) et une identité « polymodale et additive » (les migrations et les contacts entre les cultures), comme l'écrit Elizabeth Lasserre (p. 20-21).

D'ailleurs, c'est bien à une rencontre entre la sociologie et l'histoire littéraire que ces *Perspectives* nous convient. Quitte à repérer et à répéter parfois les mêmes jalons, les textes qui racontent sur le mode métacritique les aléas de l'autonomisation du champ littéraire franco-ontarien permettent effectivement d'ouvrir les perspectives pour le déploiement de la littérature, dégagées en grande partie des contingences propres au militantisme auquel a longtemps donné lieu une quête identitaire collective qui trouvait dans la littérature un moyen d'expression, de construction, un signe de survivance et d'existence. La question est de savoir si cette manière de lire la littérature francophone d'Ontario est vraiment complètement disparue, ou bien si elle ne s'est pas prise au jeu (piège?) institutionnel de la normalisation de la réception. Le soupçon n'est jamais bien loin, car on a le sentiment, à la lecture de certains des articles de *Perspectives*, qu'il faut rester vigilant pour n'être pas avalé par le discours littéraire québécois.

Robert Yergeau — prudemment polémique — s'insurge contre le paradoxe institutionnel québécois, où le discours dominant « s'arroge [...] tout auteur susceptible de lui conférer une plus-value, mais qui décréte par ailleurs que tout

enfermement, toute clôture n'a pas raison d'être et qu'il faut privilégier à l'inverse les "déplacements" et les "métissages" » (p. 74).

En témoigne la brillante analyse de Louis Bélanger, qui permet d'éclairer un phénomène de canonisation singulier, celui de l'écrivain Patrice Desbiens, poète qui s'est vu attribuer sa propre « fiction sociale ». Du poète « exemplaire de l'idéologie de revendication » d'une littérature franco-ontarienne qui cherche à assurer son autonomie, vers 1980, Desbiens devient, quelque dix ans plus tard, le parangon d'une littérature dont on souhaite montrer la littérarité intrinsèque — au delà de sa portée sociative ou militante, comme expurgée de son contexte. Incidemment, la conclusion de Bélanger donne raison à Yergeau, car la critique montréalaise « convertit Desbiens, au pire en poète québécois, au mieux en poète dont l'ailleurs d'origine confirme l'originalité poétique » (p. 265).

Voilà, en somme, le cœur de l'ouvrage, à quoi l'on doit ajouter quatre analyses textuelles affirmées qui permettent de donner un portrait des œuvres franco-ontariennes, de ses mouvances, de ses formes : Michel Lord dresse un portrait nuancé de la vitalité de la nouvelle (étonnante d'hétérogénéité), Leila Young présente un aperçu de la poésie (en reconduisant paradoxalement la question identitaire), François Ouellet décrit un mouvement du roman féminin soucieux de représenter (autoreprésenter) les conditions de sa production, tandis que Jules Tessier dévoile le mélange des langues et la plus-value littéraire des éléments exogènes (disons l'anglais) dans les œuvres de Jean-Marc Dalpé et de Louis Fiset. Aussi ces *Perspectives* ne montrent-elles pas que des « acteurs du champ littéraire », mais aussi des écritures, des imaginaires.

On sent pourtant poindre çà et là une surjustification du corpus, une surcontextualisation institutionnelle des lectures, comme une prudence qui n'a sans doute plus lieu d'être, surtout quand on considère la qualité et la rigueur des contributions présentées. Répétons-le, cette publication collective fera date, car malgré la présence en filigrane d'une fragilité appréhendée de l'institution, la concertation et la rencontre des idées, de même que l'implicite cohérence qui se dégage des propos, doivent être lues comme une affirmation nette et digne d'une littérature qui ne balbutie plus dans les marges de son passé de survivance ou son futur utopique de réalisation, mais avance en prenant acte de ce qui a été et de ce qui est.

On pourrait reprocher à ce collectif d'être par trop désorganisé. Le portrait (copieux) de « L'amateur de théâtre en Ontario français » de Simon Laflamme et Sylvie Mainville, bien que pertinent pour documenter et questionner la culture franco-ontarienne, s'accorde mal aux autres textes, qui s'offrent à lire davantage comme des propositions de savoir que des rapports de recherche. L'envers de ce défaut réside dans la préservation de la pensée individuelle des chercheurs, dans les nuances que ne permettent pas toujours des écritures trop concertées.

L'ambition panoramique annoncée par les directeurs de l'ouvrage, cependant, n'aura pas vraiment lieu, et l'on ne saurait en être déçu. D'ailleurs, les huit portraits de poètes ontariens que présente Pierre Léon, en décalage avec les orientations de l'ouvrage, en disent trop peu pour qu'il vaille la peine d'en dire autant... En effet, l'exercice anthologique oblige souvent à la crispation, ne serait-ce que pour des raisons d'espace, et l'on sait quel rôle l'anthologie joue dans les mécanismes de consécration.

Vitalité, disions-nous, jusque dans la multiplicité des points de vue qui ne cherchent plus les preuves de l'existence d'une littérature — l'idée avait déjà fait du chemin depuis la fin des années quatre-vingt-dix —, mais en quelque sorte en examinant, avec beaucoup de perspicacité et une inquiétude maîtrisée, la fragilité qui est aujourd'hui celle de tous les discours culturels marginaux. L'engagement est devenu assez rare — au Québec surtout — pour qu'on ne boude pas son plaisir.

